

folio  
POLICIER



**CARYL  
FÉREY**

THRILLER

**Plus jamais seul**



FOLIO POLICIER



Caryl Férey

# Plus jamais seul

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 2018.

*Couverture : D'après photo* © *Shauni / Getty Images*.

Écrivain, voyageur et scénariste, Caryl Férey s'est imposé comme l'un des meilleurs auteurs de thrillers français en 2008 avec *Zulu*, Grand Prix de littérature policière 2008 et Grand Prix des lectrices de *Elle* Policier 2009, puis *Mapuche*, prix Landerneau polar 2012 et Meilleur Polar 2012 du magazine *Lire*, et, plus récemment, *Condor*.





*À la mémoire de Marc Fontaine...*

*à ses amis Georges et Philippe(s),  
qui non plus n'oublie pas.*



*Elle était assise sur une chaise haute, devant une assiette de soupe qui lui arrivait à hauteur des yeux. Elle avait le nez froncé, les dents serrées et les bras croisés. Sa mère réclama du secours :*

*— Raconte-lui une histoire, Onelio, demanda-t-elle, toi qui es écrivain.*

*Et Onelio Jorge Cardoso, une cuillère de soupe à la main, commença son récit :*

*— Il était une fois un petit oiseau qui ne voulait pas manger sa petite bouillie. Le petit oiseau tenait son petit bec tout fermé, et sa petite maman lui disait : « Tu vas devenir un tout petit nain, petit oiseau, si tu ne manges pas ta petite bouillie. » Mais le petit oiseau n'écoutait pas sa petite maman et n'ouvrait pas son petit...*

*L'enfant l'interrompit :*

*— Quelle petite merde, ce petit oiseau, déclara-t-elle.*

EDUARDO GALEANO, *Le livre des étreintes*  
(traduction de Pierre Guillaumin)



PREMIÈRE PARTIE

MARCO-LE-DINGUE



## 0

Trop tard pour s'échapper : le cargo fondait sur le voilier en perdition, formant peu à peu une digue flottante en pleine mer, haute de plusieurs étages. Marco jaugea le monstre de fer dont la coque luisait comme une lame sous la lune. Démâté, le Class 40 n'était déjà plus qu'une épave dans la houle, menacé par le rouleau compresseur à l'approche. Les passagers retinrent leur souffle sur le pont du voilier, les bras serrés dans un réflexe de protection inutile. Lui ne broncha pas. La masse qui avance, gigantesque, sa surface portante, deux ou trois nœuds de vitesse, quatre mille tonnes de jauge brute : si le cargo était arrivé sous son vent, machine avant lente, il serait venu mourir sur le voilier, mais le courant était traître et il n'y avait rien à espérer de ces flibustiers.

Enfin le navire de commerce stoppa les moteurs, se laissant glisser jusqu'à eux ; Marco distinguait les visages des marins penchés par-dessus les bastingages, la muraille terrifiante de la coque rouillée et ses coquillages incrustés. Ils allaient se faire broyer, aspirer par l'eau noire. Des cris de terreur résonnèrent depuis la cabine. Tout ça pour ça... Marco jeta un

regard angoissé à son équipière, livide sous l'astre blanc. Fin de l'aventure. La mer le rappelait. Après ce qu'ils avaient vécu ensemble, c'était presque une fleur dans les pattes de la Faucheuse.

Un filin atterrit alors sur le pont du voilier. Les voix des marins l'invectivaient tout là-haut. Bande de cons, songea-t-il. Mais ils avaient encore une chance de s'en sortir. Marco hurla des ordres brefs, engueula ceux qui se précipitaient vers la proue du voilier pour éviter la panique. Avec la gête et la peur qui traversait leurs yeux, ou ils se tenaient tranquilles ou ils passaient par-dessus bord. Un autre cordage dégringola sur le cockpit du bateau. Marco attacha les passagers par la taille, un par un, avant de les abandonner à la furie des marins qui commencèrent à les hisser. Ce fut un carnage.

Il entendit leurs cris, le bruit sourd des corps propulsés contre l'acier et les angles coupants des coquillages qui déchiraient leurs chairs, puis il n'entendit plus rien, que le vent de la nuit dans les voiles déchiquetées... La masse du cargo oscillait vers lui, s'inclinait, pesait, menaçante, puis se retirait avec la houle pour revenir avec plus de détermination. Un premier choc fit vaciller le voilier, que le courant aspirait inexorablement sous la coque. Le dernier filin dérivait dans l'eau sombre, dérisoire. Les marins lui adressaient des signes sous la lune affolée, l'exhortaient à grimper au plus vite mais Marco ne bougea pas.

Il regardait la mer. La mer qui scintillait pour lui. À jamais.



Mc Cash avait récupéré sa fille à la sortie du collège. Il restait encore trois jours avant le début des vacances mais ceux de Mc Cash étaient comptés. Il avait baratiné la gamine, qui n'avait pas fait d'histoires. Des vacances à la mer, bien sûr que ça lui disait, tout pour fuir le village de Centre-Bretagne où un destin contraire l'avait consignée, et partir sur la route avec son père.

Mc Cash cracha la fumée par la vitre de la Jaguar. Temps de chien dans sa caboche malgré le soleil intermittent entre les nuages. La journée avait pourtant plutôt bien commencé, il était même presque normal en se levant à l'hôtel : la mer passait par-dessus bord à l'horizon, les oiseaux voltigeaient derrière la baie vitrée de la salle du restaurant, il avait regardé la petite avaler ses corn flakes, s'en mettre jusque-là, ses petits crocs affûtés, Alice et son sourire glouton d'orpheline espérant que demain serait plus réjouissant qu'hier, et puis la douleur s'était réveillée. Un cauchemar au bois dormant.

Mc Cash était borgne, un tendre au cœur dur qui confondait la défense et l'attaque; il avait repris la

route sans broncher mais le moignon de son œil crevé lui faisait mal, à en perdre la raison. Pas de rémission d'après les médecins – pour ça, il aurait fallu commencer par se soigner, nettoyer sa prothèse et surtout l'orbite vide qui s'infectait. Maintenant le jus de mort lui tordait la couenne, un linge mouillé comme autant de larmes rentrées, une douleur sauvage qui lui marchait dessus, le piétinait et...

— Tu veux pas baisser un peu la musique ! cria Alice depuis le siège voisin. J'arrive pas à me concentrer !

La petite lisait un manga, les pieds nus posés sur le vide-poches.

Alice. Treize ans à peine, deux tresses brunes et de grands yeux verts qui le considéraient comme son père. Mc Cash baissa le volume du cédé en grognant – Spoke Orkestra, un collectif slam-rock qui écraserait la bande FM à coups de marteau si on le laissait faire. Les autres groupes étaient morts, The Clash, Stiff Little Fingers, The Adverts, tous les vieux punks de sa jeunesse irlandaise : crevés.

Comme lui.

Les crises étaient revenues. Elles le suivaient, et le pisteraient, où qu'il aille. Mc Cash n'avait jamais changé son œil de verre. Un vague curetage en trente ans, et ce n'est pas ses rinçages au savon de Marseille qui allaient le soigner. Il cachait sa prothèse sous un bandeau de cuir noir, qui provoquait chez les autres un mélange de passion baroque et de répulsion instinctive.

Obnubilés par son bandeau, les gens le regardaient de travers. Il les détestait pour ça, et pour le reste aussi, il mélangeait tout. Trente ans étaient passés

depuis la perte de son œil mais Mc Cash n'avait jamais accepté son infirmité. Envie de meurtre, d'euthanasie générale. Avec le temps, il s'était imposé un tempérament de pirate, comme le miroir du regard qu'on portait sur lui, pillant l'amour des femmes pour mieux mépriser leurs maris, faisait tout à l'emporte-pièce et se moquait bien des conséquences.

Seulement il n'était plus seul au monde, et son moignon pourrissait. La douleur grimpeait à l'improviste, au réveil sous la douche, la nuit dans les bras d'une femme ou dans son sommeil, épouvantable. Elle l'avait attrapé ce matin, au petit déjeuner, alors qu'il regardait sa fille se goinfrer de ses putains de céréales : une crise en flux tendu, qui capitalisait, sûre de ses rentes.

La Jaguar roulait sur la départementale mais la ligne d'horizon avait disparu ; même les fleurs des prés avaient fichu le camp. Mc Cash un instant ne vit plus rien, qu'un vague champ magnétique sur l'asphalte peint. Les médicaments lui retournaient la cervelle, ces bouts de cortisone qu'il mâchait par kilos, ou bien était-ce le pétard d'herbe fumé tout à l'heure sur l'aire de repos... Quand il revint à lui, la Jaguar roulait sur la file de gauche.

La douleur, fulgurante, sembla fissurer son lobe temporal. Il cala la décapotable sur la file de droite, tenta de se concentrer.

La gamine, absorbée par ses nipponeries, n'avait rien vu.

Il cligna les paupières pour faire le point. La départementale 785 était déserte, les ombres des nuages jouaient au fantôme sous les éclaircies, il n'avait encore rien décidé et conduisait, hébété par le mal.

Il voulait juste que ça cesse. Mc Cash crut alors distinguer un point mouvant au bout de la départementale. Deux bras qui s'agitaient.

— Merde, murmura-t-il.

Des flics.

Un barrage.

— Quoi ?

Alice releva la tête de son manga. Elle vit le visage de son père et comprit que quelque chose n'allait pas. Il coupa le son du cédé, comme si la musique l'empêchait de penser. L'adrénaline grimpa aussitôt : la police était-elle à sa recherche ? Avait-elle son signalement ? Celui d'Alice ? Les papiers de la Jaguar étaient en règle ; elle trouverait leurs valises dans le coffre, deux ordinateurs portables, les jeux de la petite, son sac de plage... Trois gendarmes lui faisaient signe de se garer sur le bas-côté. Mc Cash ralentit, vida l'air de ses poumons, réajusta ses lunettes noires. Le .38 était calé sous son siège.

— Tu la boucles, dit-il à sa fille.

Un motard approcha. Vingt mètres les séparaient encore. Le type avait gardé son casque et la sécurité de son étui ouverte. Mc Cash le laissa venir, évalua la topographie, les jambes dans le mercure : une barrière métallique, deux gendarmes à pied, bras croisés devant la BMW du premier, leur voiture garée dans le chemin. Le motard salua sans ôter son casque et inclina son visage vers la vitre.

— Bonjour, vous avez les papiers du véhicule ?

De grosses lunettes réfléchissantes et l'air satisfait du représentant de la loi lui faisaient face. Mc Cash trouva carte grise et permis dans le vide-poches, tan-

dis qu'Alice rapetissait sur le siège, comme prise en faute.

Le motard examina les documents avec une attention croissante, sans cesser de le dévisager. Mc Cash ne bougea pas d'un pouce, le pied enfoncé sur le frein de sa boîte automatique – un coup d'accélérateur et douze cylindres hurlants enverraient paître les gendarmes.

Le motard se pencha de nouveau vers lui.

— C'est votre fille ? fit-il en désignant la gamine sur le siège en cuir.

— Non, c'est ma tortue. On est venus pondre sur la plage.

Mc Cash avait été flic. Il n'avait pas peur de ces types, encore moins d'un spécialiste du cambouis. Alice croisa le regard inquisiteur du gendarme, n'y vit que son reflet d'argent ; elle plongea dans son manga comme si ça allait les aider à partir sans encombre. La tension était montée d'un cran dans l'habitacle.

— Vous cherchez quelque chose ? fit Mc Cash.

Le motard ne répondit pas tout de suite. L'homme au volant avait le teint rougi et une larme jaunâtre coulait sous ses lunettes noires, qu'il balaya du revers de la main.

— Vous avez quoi dans le coffre ? demanda-t-il.

— Des affaires de vacances. Une roue de secours. Vous voulez la voir ?

Le gendarme ne releva pas. Lard ou cochon, quelque chose le dérangeait chez ce type. Mc Cash le laissa mariner. Son œil malade le démangeait derrière ses lunettes. Le motard gambergeait, tapotait la carte grise sur son gant ; il inspecta la Jaguar, puis rendit les papiers dans un rictus dégoûté.

— Allez, circulez...

Un couple de moineaux éperdus évita de peu le pare-brise. La Jaguar passa le barrage à allure réduite sous le regard bleu marine des gendarmes. Tranquillité de façade. Mc Cash remit le son du cédé, de l'urticaire dans le sang.

*« Plus jamais seul...*

*Plus jamais seul...*

*Plus jamais seul...*

*Avec une bastos dans la gueule...»*

Mc Cash n'avait jamais été petit. Ou il ne s'en souvenait pas. Ni de Brest, où il était né, ni de ses premières années françaises. Il avait grandi à Belfast sous occupation anglaise, dans un quartier de pubs et de brique où même la pisse des chiens suintait la colère. IRA, Bloody Sunday, Thatcher, personne n'oubliait. Les gosses se lançaient des cailloux dans la rue devant chez lui. On le dégommaït souvent.

Les autres se foutaient de lui, son accent français, ses grosses lunettes de bigleux, sa taille ridicule et ses shorts râpés, jusqu'à ce qu'il grandisse et se mette à caillasser les autres. Pas de quartier. On vivait en bande, comme les loups. Mc Cash avait la main lourde et la rage au mètre cube.

Sa mère, bretonne et catholique, avait perdu son deuxième enfant lors d'une grossesse compliquée et ne s'en était jamais remise. Le Bon Dieu l'avait punie, lui envoyait des messages qu'elle seule comprenait. Dans tous les cas, elle n'avait pas vraiment aimé son premier fils. Pas comme il l'aurait voulu. Trop bigleux sans doute. Pas assez ressemblant à l'image qu'elle se faisait de Patrick, le mort-né. Elle l'avait abandonné à

son père comme on se débarrasse d'une vérité encombrante, se réfugiant dans un mysticisme hors-sol. Sa mère était une colonne sèche qui avait Dieu entre les cuisses et priait pour que ça passe.

Avant d'aimer son prochain comme soi-même, il faut commencer par se supporter : Mc Cash avait mis des années à comprendre que sa mère culpabilisait de la mort de Patrick, de son incapacité à aimer le seul fils qui lui restait, et qu'elle se méprisait peut-être autant qu'elle le méprisait. Ça ne le consola pas. Mc Cash saignait de partout, hémorragique et silencieux, mais s'il traînait le soir, bravait les couvre-feux, l'autorité, s'il faisait toutes ces choses bizarres, c'était sa façon de montrer qu'il bougeait encore. Pas comme Patrick.

À treize ans, Mc Cash déambulait en kilt dans le quartier en proie au chaos, un steak tartare sur la tête. À quatorze, il coupait des citrons en tenue de footballeur à l'entrée des pubs où l'on complotait. À quinze repeignait sa mobyette, volée on ne sait où, aux couleurs d'un obscur club de ping-pong local. À seize collectionnait les coups de matraque pour exhibitionnisme devant les forces armées.

Sa mère priait quand il revenait à la maison, son père s'en foutait : accro aux pubs où son violon l'entraînait, Sean se contentait d'aligner les taloches en touchant les allocs. Né de père écossais, musicien amateur et chômeur professionnel, Sean Mc Cash arrondissait ses fins de mois en trimbalant des fûts de bière dans les pubs de Belfast où il jouait, un marché qui, à l'instar du rugby à quinze, réconciliait le temps d'une pinte catholiques et protestants.

Mc Cash avait grandi contre.

Contre le monde – *tout* le monde.



L'armée anglaise, qui avait tiré dans le tas lors du Bloody Sunday, protestants soumis à Thatcher, catholiques confits d'eau bénite refusant l'avortement aux gamines violées dans les rues, la haine pour orgasme, tous ces gens le dégoûtaient. Mc Cash pataugeait dans l'humanité et n'y voyait ni place, ni avenir, ni issue de secours.

Les femmes l'avaient sorti de là. Les curieuses, les sans-espérance, les bienveillantes, qu'importe. Depuis le premier baiser échangé sous un porche, au premier instant de leur peau, au contact de leurs mains chaudes quand enfin déshabillées elles se glissaient tendre chatte contre ses flancs, au premier sourire violent de l'amour, il sut que les femmes seraient son lien au monde, ce qu'il verrait au bout de la planche, son unique salut.

Sa mère priant pour son âme, son père pour qu'il arrête ses conneries, Mc Cash avait tué son enfance en couchant avec les filles des deux camps, sans distinction ni discernement. Il faisait des choses pas catholiques avec les protestantes, et vice versa, infiltrait l'ennemi par l'orifice, compensant son manque d'affection par une addiction féminine de tous les instants, quand la guerre et les bombes fratricides hurlaient autour de lui. Mc Cash, qui avait pris vingt centimètres l'année de ses dix-sept ans, rentrait la queue tordue à la maison, ivre le plus souvent, puant le sexe britton et la haute trahison.

Son père, un soir, avait voulu le corriger mais, à dix-sept ans, le temps des trempes rédemptrices était fini : Mc Cash avait arraché le martinet des mains de Sean et l'avait fouetté en retour, à pleine volée. Il avait frappé son père comme un possédé, lacérant les bras

qui protégeaient son visage de musicien alcoolique, tandis que sa mère s'arrachait les cheveux en poussant des cris d'otarie.

Mc Cash avait quitté la maison et le quartier qui l'avait vu grandir, sans remords. Il s'était installé chez un copain sympathisant de l'IRA, avait vécu d'expédients tout en poursuivant ses études, avant de perdre son œil lors d'une rixe dans un pub infesté de soldats anglais. Bénéficiant de la double nationalité, Mc Cash avait décidé de s'exiler dans le pays de sa mère. Ne pouvant pas encadrer Thatcher, préférant crever plutôt que de fouler les Highlands paternels, il avait pris le chemin le plus court et traversé la Manche en jurant de ne plus jamais remettre les pieds dans cette Irlande maudite.

En France, le borgne avait repris des cours de droit et goûté aux métiers qui allaient à son tempérament : sécu de concerts, roadie, machiniste, puis détective privé. Un flic qu'il avait rencardé lors d'une affaire l'avait encouragé à passer le concours d'inspecteur – on avait besoin de types comme lui. Adeptes du grand écart, Mc Cash avait accepté. La Criminelle à Paris, comme pour assécher ses envies de meurtre et trouver un chemin légal à sa colère. Il se débrouillait bien quand il voulait, c'est la motivation qui manquait. « L'Irlandais » était son sobriquet dans la Grande Maison – si ça les amusait...

Ses parents moururent au pays sans le revoir, ce qui au fond ne changeait rien : Sean n'avait jamais pris la peine de le connaître, comme si quelques accords sur un violon suffisaient à son bonheur, quant à sa mère, le chagrin avait fini par avoir sa peau – le chagrin d'avoir perdu Patrick. Qu'elle prie en enfer. Mc Cash

avait aujourd'hui cinquante ans, mille parfums de femmes et autant de fées imaginaires à se tartiner encore sur la peau avant de mourir, de préférence seul et au bout du rouleau en se tirant une balle avec son arme de service. C'était son programme dans la vie, jusqu'à ce qu'il reçoive la lettre de Carole...

Il avait fallu fouiller dans la caisse à outils de sa mémoire pour que le souvenir rejaillisse. Douze ans étaient passés depuis leur dernière entrevue. Carole, qui avait coupé les ponts avec sa famille de tarés, travaillait alors comme barmaid au Chien Jaune, un bistrot de Rennes que Mc Cash fréquentait à l'époque. Carole avait couché avec lui quelques fois après la fermeture, sur des capots de bagnole, sous les branches des jardins du Tabor, sous la pluie, avant de disparaître de sa vie. Un bon souvenir. Sauf que la lettre envoyée par Carole était une lettre testamentaire. Frappée par un cancer, elle mourait désespérée en lui laissant une gamine sur les bras : sa fille... Alice, une gosse de douze ans, qui d'après elle n'avait que lui.

Mc Cash enrageait. Il n'avait jamais voulu d'enfants, pas même avec la seule femme qu'il ait réellement aimée : cette lettre était une mauvaise farce de l'au-delà. Comment lui, l'homme qui pourrissait sur pied, le condamné volontaire, démissionnaire et nihiliste, s'occuperait-il d'une orpheline prépubère qu'il ne connaissait pas ? Son enfance lui remontait de la panse, des choses mal ruminées qu'il croyait ravalées depuis longtemps, cette avalanche émotive dont il était à la fois l'écho et le point de chute, mais il ne pouvait pas rester les bras ballants comme sa mère à la mort de Patrick.

Mc Cash était allé voir la gamine, d'abord de loin, à la sortie de l'école, pour être sûr qu'elle existait, puis les événements s'étaient précipités<sup>1</sup> et il n'avait pas eu le cœur de la laisser à la Ddass, à pourrir, comme lui. Tous ces petits chaussons alignés dans l'entrée, ces jouets passés entre mille mains, la fausse gaieté de ces pauvres gosses affligés, il n'avait pas eu le cœur. Il était venu chercher Alice à la sortie du collège, un soir de juin finissant, et l'avait embarquée avec lui dans la Jaguar, destination nulle part. Ils avaient pris au foyer ses maigres affaires, signé les papiers, et quitté cette campagne bretonne pleine de ronds-points où la petite avait vu sa mère mourir. Non, Alice n'avait pas fait d'histoires pour le suivre. Ils avaient tout l'été pour trouver une maison, une ville où s'installer, l'inscrire à l'école. L'essentiel était de partir.

— Je te préviens, je suis nul en gosses, avait-il dit.

Alice avait haussé les épaules – comme si elle était bonne en parents... Enfin, en six mois ils avaient appris à se connaître, et s'il ne ressemblait à aucun père, Alice l'aimait comme il était, bougon, comique, désabusé, grand cœur, une sorte de montagne russe interdite aux moins de treize ans. Mc Cash composait avec la partition qu'il avait entre les mains ; cette gamine ne s'exprimait pas avec un débit de mitraille et des expressions incompréhensibles comme les filles de son âge, faisant preuve d'une maturité qu'il découvrait au fil des jours. Lui qui n'avait pas de prénom ne savait pas comment l'appeler : « ma puce » ça faisait vraiment minus, « mon chaton » c'était déjà

1. Voir, du même auteur, *La jambe gauche de Joe Strummer* (Gallimard, coll. « Folio Policier » n° 467, 2007).

pris, « moucheron » ça ne lui aurait pas plu, le reste des animaux il s'en battait l'œil.

Va pour Alice.

Ils erraient depuis dix jours d'hôtel en hôtel sur la côte sud de la Bretagne. La petite avait l'air de prendre ça pour des vacances. Peut-être qu'elle savait qu'il baratainait. Peut-être pas – il n'y connaissait rien.

Alice finit d'aspirer le jus de mangue qui traînait dans le vide-poches, et se tourna vers son père.

— Qu'est-ce qu'ils cherchaient, tout à l'heure ?

— Hein ?

— Les gendarmes au barrage.

Mc Cash conduisait en automate sur la départementale. L'étau lui serrait le crâne.

— Je ne sais pas, répondit-il. Des emmerdes...

Pour le moment il ne songeait à rien, juste à survivre à sa crise. Alice le surveillait depuis le siège en cuir, sa collection de mangas en vrac sur la banquette arrière. Les nuages dansaient là-haut, déclinant les nuances de gris, troués par les rayons. Ils croisèrent des types à vélo en tenue Intermarché – ça devait être le début du Tour de France –, des camping-cars couverts d'écussons ringards, avant de couper plein ouest. Soudain le ciel s'éclaircit. Dunes blondes, fleurs des champs multicolores et mer à pleine gomme : la baie d'Audierne déboula sous son œil cramoisi de douleur.

— C'est beau par ici, commenta la petite.

Mc Cash lorgna le tableau de bord.

— On va s'arrêter, dit-il. De toute façon, il faut que je prenne de l'essence.

— On dort là ce soir ?

— Pourquoi pas.

Alice étira son cou vers les plages de sable blanc le long du littoral. Il était quatre heures de l'après-midi.

— On peut se baigner, même, avança-t-elle.

— Si ça t'amuse. Moi je suis trop vieux.

— N'importe quoi.

Alice fit une grimace pour qu'il se déride un peu – son père n'avait pas ouvert la bouche depuis ce matin – mais, calée dans son angle mort, il n'avait aucune chance de la voir.

Ils s'arrêtèrent à Audierne, dernière ville avant la pointe du Raz. Le soleil était frais, les premiers estivants flânaient en couples éparpillés. Quelques mouettes paressaient dans l'azur, recomptaient les chalutiers rangés le long du port. Mc Cash se gara devant la capitainerie : le distributeur était juste en face.

Alice rangea son petit bazar tandis qu'il consultait son compte en banque. Pas brillant. Il serait bientôt dans le rouge. Mc Cash n'avait pas de compte épargne, de sicav, d'actions ou de quelconques participations à leur bordel financier dont la simple évocation lui donnait la nausée, il n'avait jamais mis un sou de côté et, après vingt ans de service, avait donné sa démission sans se soucier d'une quelconque retraite à toucher. En attendant, il lui restait à peine plus de mille euros.

Il fourra les billets de banque dans la poche de sa veste noire et retrouva Alice devant la Jaguar. Elle portait un jean savamment élimé et un tee-shirt de fille avec la langue des Rolling Stones, version paillettes. Elle ne vit pas ses mains qui tremblaient, le regard des gens autour de lui, cette sensation de bête de foire.

— On va à quel hôtel? fit-elle en se déhanchant vers le port.

— Le plus grand, là, le blanc...

Trois étoiles sur la façade : le double dans les yeux d'Alice.

\*

Argent ou pas, l'ex-flic ne supportait pas l'idée de trimbaler sa fille dans un bouge, un Formule 1, une maison d'hôtes avec une mémé à coiffe leur servant des tartines beurrées au petit déjeuner et le bruit de la pendule dans la cuisine. Quitte à crever, autant le faire avec panache. Mc Cash prit deux chambres à l'Hôtel de la Plage pour une durée indéterminée et une douche froide qui ne changea rien. La douleur ne le lâchait pas. Il s'accouda à la fenêtre de la chambre, qui donnait sur le port, répandit un peu d'herbe sur la tablette et roula un joint.

Devait-il, comme les dernières usines de V2 du Troisième Reich, s'enterrer sous terre pour continuer à entretenir l'illusion qu'il sortirait vainqueur du combat ? Avec son champ de perception amputé, Mc Cash vivait dans un bunker fait d'angles morts : un état de guerre permanent. La gangrène gagnait l'autre œil, dont les indices baissaient à la Bourse du vertige. Tant mieux, grognait-il : il n'en serait que mieux aveugle. Alice bien sûr n'était au courant de rien. Il lui mentait, sur toute la ligne. Il n'y aurait pas de nouveau départ, de maison, de jardin, d'école. Il cherchait un endroit pour mourir, pas pour vivre. Et puis ils ne pouvaient pas continuer à errer de ville en ville, comme un Humbert Humbert avec sa Lolita de service. Il avait été présomptueux en l'embarquant, inconscient total. Alice l'encombrait. Du poids mort,

de l'ADN de borgne certifié qui l'empêchait encore de se foutre en l'air. *No future* sur tous les masques de la terre. Il avait grandi comme ça, sans amour, sans tuteur, sans rien. Il ne pouvait pas s'occuper de sa fille, même pas de lui. Le sourire qu'elle faisait le matin en le voyant lui mettait les nerfs en pelote – elle était si jolie, si confiante, il ne méritait pas ça...

Mc Cash écrasa son joint sur le rebord de la fenêtre, perdu, croisa son reflet dans le miroir de la chambre. Son œil semblait avoir doublé de volume. L'herbe n'avait fait que mélanger la douleur. Sensation étrange, comme si plusieurs couches de réel s'étaient superposées... Il descendit dans le hall de l'hôtel et prit une bière au bar acajou, entre deux eaux.

Alice déboula bientôt, un paréo coloré savamment enroulé autour de la taille et maillot de bain assorti à ses yeux de petite bête ressuscitée. Il fit un signe du bar, la laissa venir jusqu'à lui mais son sourire enjoliveur ne prit pas.

— Qu'est-ce qui se passe?

— Comment ça?

— Tu es tout blanc, nota Alice.

— Comme les ours?

— Non : on dirait que tu vas pleurer.

Son sourire tomba dans sa gorge.

— Tu délires, singea Mc Cash. Je ne sais même plus comment on fait.

Alice acquiesça avec un regard entendu.

— Bon... On y va, alors?

Ses yeux brillèrent, carlingues sur un champ d'ossetlet. Mc Cash finit sa bière. Effet d'optique? Miracle ordinaire? La crise passa comme un panzer sous la neige.



« Caryl Férey signe ici un roman jouissif. »

ABEL MESTRE, *LE MONDE*

## Plus jamais seul

Premières vacances pour Mc Cash et sa fille, Alice. L'ex-flic borgne à l'humour grinçant – désenchanté, désinvolte mais consciencieusement autodestructeur – en profite pour faire l'apprentissage tardif, et pour le moins délicat, de la paternité. Pour ne rien arranger, l'ancien limier apprend la mort de son pote Marco, avocat déglingué et navigateur émérite, qui a pourtant disparu en pleine mer. Inconcevable. Malgré ses blessures mal pensées et ses nouvelles responsabilités, Mc Cash se lance dans une enquête à haut risque qui le mène du port de Brest à la Grèce, au cœur d'un trafic révoltant. Il va falloir ouvrir l'œil, et le bon.

## CARYL FÉREY

Écrivain, voyageur et scénariste, Caryl Férey s'est imposé comme l'un des meilleurs auteurs de thrillers français en 2008 avec *Zulu*, Grand Prix de littérature policière 2008 et Grand Prix des lectrices de *Elle* Policier 2009, *Mapuche*, prix Landerneau polar 2012 et Meilleur Polar 2012 du magazine *Lire*, et, plus récemment, *Condor*.



**CARYL FÉREY**  
**PLUS JAMAIS SEUL**

Cette édition électronique du livre  
*Plus jamais seul* de Caryl Férey  
a été réalisée le 2 mai 2019  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782072840883 - Numéro d'édition : 347666).

Code Sodis : U23748 - ISBN : 9782072840920.

Numéro d'édition : 347670.